

**Rose des sables :
une fleur aux racines dans le cœur
et aux pétales dans les mots**

MARCO GALIERO
Traducteur, Italie

« Mes racines ? Quelles racines ? Je ne suis pas une salade !
J'ai des pieds, moi, et ils ne sont pas faits pour s'enfoncer
dans le sol. »¹

Bernard-Marie Koltès

Hédi Bouraoui est l'un des écrivains francophones contemporains qui expriment le mieux ce qu'on a appelé « le transculturalisme ». Son oeuvre est repue de l'expression des différences qui habitent le monde et dont, aujourd'hui, on a plus de conscience qu'auparavant. Cette attitude de notre auteur ne saurait être moins artificielle. Cela parce que la vie même de l'homme Bouraoui – et pas seulement l'oeuvre de l'écrivain – est profondément plongée dans une expérience multiculturelle. En effet notre écrivain pourrait se définir comme un vrai « nomade de la culture » : tout comme les nomades maghrébins

1. Bernard-Marie Koltès, *Le Retour au désert* (Paris : Éditions de Minuit, 1988) 13.

voguent dans le désert nord-africain sans se soucier d'outrepasser les frontières que les autres ont inventées et imposées. De la même façon ce poète « tricontinental » laisse libres ses mots qui percent les barrières linguistiques qui séparent un genre littéraire de l'autre.

On peut dire sans aucune difficulté que Bouraoui a toujours exprimé, dans ses travaux créatifs, la richesse des différentes sensibilités qui vivent en lui, et que l'esprit autobiographique a été bien présent dans son œuvre passée. Mais c'est justement dans son « conte » intitulé *Rose des sables* que cet auteur suit, pas à pas, le parcours de sa vie en la présentant au lecteur presque sous forme de fable. C'est dans ce texte qu'il offre à lire son chemin humain et littéraire qui l'a amené à vivre dans l'écriture.

Rose des sables est une sorte de poème épique bâti sur l'anti-épique. Ce texte (en fondant paysages saint-exupériens et virtuosismes dignes de l'OULIPO) parle du miracle de la formation des roses du désert, parle de l'amitié, de la mort, de l'immortalité, du destin [...]. Il raconte le désert, et le fait en respectant ses temps (« pas le temps de la pendule [mais] celui-ci du sirocco »), raconte le rapport d'amour entre une mère et un fils, deux personnages fantastiques, et se laisse aller au spectacle des couleurs, à ceux du silence et de l'écriture.

Comment le définir, alors ?

Pourrions-nous le considérer comme un texte autobiographique ? Oui, dirions-nous. Mais pas seulement.

Alors s'agit-il d'une fable ? Pas tout à fait.

Selon la dénomination en quatrième de couverture, *Rose des sables* serait un conte. Mais est-ce vraiment un conte ? Non, répondrions-nous.

À ces réponses évasives le lecteur d'Hédi Bouraoui ne pourra pas réagir avec étonnement. Y a-t-il un sens à persister, à encadrer l'acte de la « parole » de l'auteur d'un prosème² et d'un roman-poème³ dans le périmètre d'un genre littéraire plutôt que d'un autre ? Pourrait-on

2. Hédi Bouraoui a défini « prosème » dans son texte *Ignescent* (Paris : Silex, 1982).

3. Telle est la définition que l'auteur a attribuée à *L'Iconaison* (Sherbrooke : Naaman, 1985).

définir une écriture qui est un jeu, avant tout, et un jeu dont la première règle semble celle d'échapper à toute définition ?

Rose des sables est un conte, oui, et une poésie. [...] et plus que cela.

La structure du texte est celle d'un roman, avec sa répartition en vingt petits chapitres qui présentent autant de petits morceaux de poésie où se déploie l'histoire fantastique, et pourtant si réelle, d'un voyage à la découverte de soi, de l'autre et de l'acceptation réciproque. Un voyage qui a pour but un pays bâti par les mots : un pays qui n'existe que dans les coeurs qui n'acceptent pas de passeport.

C'est un hymne au transculturalisme, à l'ouverture, aux rencontres de ceux qui sourient à la vie et refusent les idées préconçues. Dépasser les frontières. Encore mieux : les abattre.

Ce transculturalisme ne peut que passer par une poétique qui circonviendrait le lecteur en l'étonnant à travers une écriture qui en est la naturelle expression esthétique. Les mots préconçus, comme les idées, ne font pas partie de l'expression artistique d'Hédi Bouraoui. Et alors on trouvera dans ce « conte » des jeux de mots inventés et remodelés qui, avec un sourire, expriment des images. Les images parlent à la place des mots [...] et eux, ils jouent à s'attraper en clignant de l'oeil, et dansent en rendant l'écriture de l'auteur mélodique et harmonieuse.

Dans le texte se mélangent différentes langues : en commençant par le verbe arabe qui est donné comme nom au protagoniste⁴, en passant par les verbes inventés à partir de mots castillans (« palabrer ») ou anglais (« sandwicher », qu'on avait déjà rencontré dans *l'Iconaison*), pour revenir à la « langue du désert » avec ses symboles, signes d'une sagesse populaire qui sait comment se poser en face de la vie (« khamssa ») et comment en jouir (« halwa »). Un processus de création qui ne s'inscrit pas et ne se limite pas dans le périmètre (ou circonférence ?) d'une seule langue, et qui place le lecteur (qu'il soit occidental ou oriental)⁵ dans

4. *Tar* en arabe signifie « il s'est envolé ».

5. Rappelons que *Rose des sables* a été publié en 1998 au Canada chez Vermillon et – traduit la même année en arabe par Abderrahman Ayoub – en Tunisie par L'Or du Temps.

le monde de Bouraoui sans pourtant lui rien donner d'exotique. Les frontières abattues par l'écriture « bouraouienne » ne sont pas seulement celles qui délimitent le territoire linguistique francophone, mais même celles qui le limitent : les barrières internes. De cette façon on rencontre, ici comme ailleurs dans l'œuvre de Bouraoui, des néologismes qui enrichissent le texte et même la langue « toute entière ». On observe des couples de mots qui, grâce à une annexion-tirée, expriment bien davantage que l'ensemble de leurs significations (« mots-valises », « pays-câble »), ou bien des mots composés qui naissent d'une suffixation prolifère qui transforme souvent les substantifs en verbes (« voyeller », « élastiquer ») ou les adjectifs en substantifs (« fabuloserie »). Ce sont des mots qui parlent, des créations, des jeux qui mettent en crise le rapport qu'a le lecteur avec son langage, comme le souhaitait Roland Barthes⁶. Bouraoui récupère la capacité « productrice » des mots, et bref de la langue. Il découvre, et permet au lecteur de découvrir, la potentialité génératrice du texte à partir d'une série d'opérations formelles sur ses propres éléments. Il travaille sur le paragramme de Saussure et le paragrammatisme que Julia Kristeva a tant défendu. Autrement dit, il fait exploser les signes conventionnels, pulvérisant la signification en semences-sémèmes fécondes, faisant naître une écriture transculturelle qui « produit », et qui est le résultat de la réflexion du poète voulant se placer dans son temps⁷. La transpoétique de Bouraoui, qui s'explique aux différents niveaux du sémème, du mot, de la phrase et du texte, n'est que l'expression artistique de son tempérament résolument transculturel.

Donc, même si on a défini *Rose des sables* comme un conte, même si la structuration des chapitres laisse penser à un roman, et même si le milieu textuel est celui d'une fable, on ne s'étonne pas de se

6. Cf. en particulier *Le Plaisir du texte* (Paris : Seuil, 1973).

7. Bouraoui avait déclaré à Abderrahman Ayoub : « L'essentiel pour moi est de briser les formes traditionnelles. Il faudrait parvenir à une forme qui corresponde à l'éclatement que nous vivons aujourd'hui, à ces problèmes de différences, d'épurations ethniques, de guerres entre civilisations et pays, entre les mêmes ethnies [...] bref, il faudrait se situer dans son siècle » (*Le Renouveau*, 21/07/99) : 9.

trouver face à une poésie (et d'entre ses lignes). Une écriture si élaborée trouve sa position naturelle dans une expression formelle qui comme toute poésie ne manque pas de figures rhétoriques, comme les métaphores – « Le palmier svelte/chatouille le ciel de sa touffe ébouriffée » ; « L'oranger fier/ ensoleille de ses boules d'or/ la verdure dense/ Le citronnier met du zeste/ dans les pourparlers de l'atmosphère/ Là-bas les légumes poussent allègrement/ leurs feuilles en dentelles/ broderies à deviner » (50) – ou les synesthésies – « L'eau /babille dans les regards » (50) ; « il reconnaît au nez/ les corps chamarrés/ les dissonances des siècles/ l'instantané de la télé » (68). Dans un vers libre, pour que le jeu musical de la langue soit bien présent, le poète n'a pas été avide de rimes – « Quand le monde donne à naître/ faut-il savoir accueillir/ la chance d'être et de paraître ? » (20) – d'allitération – « Tard/ très tard » (34) ; « et l'écrit de l'esprit » (20) – ni de rythme anaphorique – « Apprends/ Petit/ apprend/ tout et/ n'importe quoi/ apprend » (42).

Et même dans la disposition de l'écrit sur le papier, l'auteur de *Rose des sables* ne perd pas l'occasion d'étonner le lecteur en laissant libre cours à son imagination. L'écriture de Bouraoui ne renonce pas à prendre sa liberté en se démenant – parfois en slaloms – de n'importe quelle règle qui risquerait d'interdire à la forme de contribuer au résultat artistique-esthétique de l'œuvre.

En effet, la ponctuation est presque absente : une seule virgule dans ce texte, et un point à la fin de la plupart des pages. Rien d'autre (à part les points d'interrogation et d'exclamation).

La narration suit le parcours de *Tar*, un être (humain ?) qui laisse son berceau d'aridité pour *s'envoler* à la découverte du monde qui lui promet des joies et des chagrins. On lui avait appris – tôt, très tôt – la qualité de la curiosité, la clef de toute découverte :

Apprends/ Petit/ apprend/ tout et/ n'importe quoi/ apprend/ le
verbe des ancêtres/ le baobab de la vie/ l'arc-en-ciel du rêve/ la
mer du progrès/ la terre des chicanes/ les souffles de l'invention/ tout
ce qui est dans le vent/ pour égaler l'aurore/ apprend. (42)

Et lui, le fils du désert, il avait fait trésor de cette leçon. Donc on le voit dans son voyage à travers sa vie et à travers des mondes

bien différents les uns des autres. On l'accompagne de la découverte d'un habitat à l'autre, en passant par la découverte de la vie et de soi-même. Tar sourit à la vie et continue le parcours qui l'amènera très loin. Il tombe amoureux d'un projet qui reflète son être : fonder un pays-câble à travers les mots, un pays qui ne connaît pas de frontières.

Évidemment le protagoniste de ce « conte » suit les étapes de Bouraoui et le représente. Il vient du désert et il voyage en commençant son aventure par l'écriture ; il se déplace vers la France et puis en Amérique. Tout cela, on ne le lit pas, mais on le respire à travers les milieux où Tar va vivre : de « l'oasis babille » où il connaît l'eau et l'Autre, il s'envole « au pays du verbe » où la Marreine Belleau l'enveloppe dans la soie de sa grammaire, puis il se déplace au pays de « l'oasis mosaïque » où la statue nationale prend la liberté du ciel et la redonne aux humains sous forme de parole. C'est justement en cela qu'on peut parler d'une allégorie autobiographique, même si il n'y a pas de pacte autobiographique entre l'auteur et le lecteur, même si la première personne est vraiment peu utilisée. Même si cette narration a l'odeur d'une fable : une fable autobiographique sans le « je » qui n'est qu'un jeu.

Et la plupart des autres personnages semblent aussi sortir d'une fable :

Rose, une fleur sans corolle ni pistil, exception du désert admirée et enviée, est formée par le temps, le sable et le vent du désert. Elle est fécondée par une goutte de sueur, et cette rencontre entre le désert et l'eau suffit pour briser « l'ordre des Marabouts ».

Bouse, ronde comme une galette sortie d'un chamcau, est déposée à côté de Rose et devient sa grande amie. « Passée par la vie, par la mort et le rejet », elle possède tous les secrets, et en effet elle lui prédit le futur et lui dévoile le passé.

Le caravanier, père de Tar, est celui qui lui présente la vie des humains, lui explique la vie et la mort.

Le corbeau, réincarnation de Bouse qui sillonne les cieux, est l'archange qui annonce la naissance de Tar et lui révèle sa mission.

Le voyage de Tar est le voyage du Verbe : l'amour porté en soi et par les mots. C'est comme ça que le protagoniste, ravi, après avoir

rencontré la langue dans son pays, décide de la conquérir pour fonder son pays-câble. Il refuse les capuches qu'on veut lui poser sur la tête et qui lui interdiraient de continuer son voyage, en préférant une casquette de marin pour pouvoir « naviguer dans les mots ».

Il continue à racler/la gorge/des mots-valises/des mots traits-
d'union/non pour être reconnu/barde du désert/mais pour fonder
/le pays-câble/de ses rêves/qui roucoule/dans l'odeur du sang
/et unit toutes les couleurs (67)

Tar n'est pas seulement celui qui, comme Bouraoui, entreprend un voyage dans le monde et dans l'écriture, un voyage qui lui apprend à vivre pleinement la vie. Il est l'écriture même et, en effet, c'était dès le début que l'auteur nous avait prévenus. Dès la fécondation de la mère de Tar, Bouraoui nous avait suggéré que Tar aurait été l'écriture à naître :

comme par miracle elle est fécondée/Ces gribouillages ne sont
rien d'autre/qu'un nouvel alphabet/lettres qui se transmutent en
main de destinée (19)

Et la mission de Tar – le *Verbébé*, la parole en marche et en quête de communiquer – on l'avait déjà apprise avant sa naissance, quand le corbeau avait annoncé à Rose qu'elle aurait un fils à la saison des minitels :

« il aura/à tuer la vipère des haines et des aigreurs/le virus de la
peur qui bétonne les cœurs/et les sourires/le cancer qui ronge les
mots. » (33)

Ou encore il représente ce qu'il y a avant l'écriture :

On dit alors de Tar/c'est un être miracle/un vol entre la parole et
l'écrit/ce corps silencieux/qu'il faut activer par l'esprit (48)

D'ailleurs, l'écriture dans ce texte est utilisée à plusieurs reprises comme métaphore de la vie ou des êtres vivants :

« ils se mettent/à sillonner/le pays/transportant à dos de chameaux
/des corps blancs comme neige/pages blanches venues/par milliers/
goûter les baisers du soleil » (52)

Chaque fois qu'il atterrit/il plante et il se plante/calligramme/de son
corps de rose et de bousier (64)

Après tout, le nom même du protagoniste est un mot signifiant [...] un voyage, un vol.

Et ce n'est pas un hasard si le texte ne porte pas le nom de son protagoniste. La Rose des sables qui donne le nom au livre est sa mère. Tar s'envole loin, oui, mais il n'oublie pas ses racines. Il les utilise pour connaître la vie d'une façon qui est la sienne, et pas celle de n'importe qui. Au contraire, l'importance de la conscience de soi-même et de sa propre histoire est le thème d'une des leçons qu'apprend le petit Tar. Juste avant son départ abrupt, transporté par le vent des caravaniers qui l'amènera à la rencontre des « parlers de la différence », sa mère l'avait prévenu :

« partout où tu vas/emporte la température avec toi » (44)

Encore plus explicite avait été l'amie fraternelle de Rose, tante Bouse qui même après sa mort revient se faire entendre par le fils de sa soeur, en portant avec elle la sagesse d'une culture populaire précieuse et ouverte au monde :

« Ne renie jamais le goût de tes ancêtres/tu es l'âme du désert
mon fils/tes vols de l'autre côté de la mer/doivent éclairer la
fraternité en nous et ses mystères » (60)

Et c'est encore maman Rose qui raconte à son fils l'histoire familiale (ou nationale ?) pour qu'il connaisse ses origines. C'est l'histoire de son ancêtre : « Homme bleu/il circulait partout/dans ses pays sans frontières ».

Dans le même « testament » la mère raconte à Tar la perturbation de la vie du désert apportée par les « cascadeurs du soleil », des gens qui sont occupés à grignoter le temps. Ceux-ci, en utilisant une icône volée (Schéhérazade), ensorcellent tellement les gens du désert que...

plus personne n'agit/La nuit/les gens écoutent/le merveilleux/et
le jour/ils cherchent à vivre/ce qu'ils ont écouté la veille (41)

Ce discours nous paraît d'une modernité étonnante, si l'on ne se limite pas à associer la figure de l'envahisseur à celle du colonisateur. Cette allégorie semblerait rappeler la télévision de nos temps.

Donc, les racines qui se portent à l'intérieur Bouraoui [...] non [...] je voulais dire Tar, [...] ne sont nullement des racines qui

l'enchaînent à un territoire sans permettre à son corps ou à son âme de bouger. C'est plutôt un désir de conscience, de savoir d'où l'on vient pour pouvoir bien s'en éloigner, et sans passeport. C'est l'amour pour les autres qui ne sont pas des étrangers. Une conscience qui ne nie pas les origines, mais refuse une appartenance qui engage, qui enferme.

Et dans ce texte le thème des racines est présent même explicitement. Parfois il est présenté par le protagoniste comme revendication de conscience :

« je sais d'où je viens/je sais où je vais/dans le désert des mots/j'ai choisi de vivre/et de mourir/au cœur d'alphabets inconnus » (87)

D'autres fois il s'agit de racines qui constituent un obstacle entre le fils du désert ouvert au monde et ceux qui aiment les frontières :

À chaque traversée/les enracinés lui disent/que viens-tu faire ici /toi/l'orphelin du désert (85)

Le « conte » *Rose des sables* est ce qu'il affirme : un voyage dans la diversité, dans différents mondes où le protagoniste, exactement comme l'auteur a fait dans sa vie réelle, offre son verbe et ses mots comme passeport. Ce texte prend sa lymphe d'une poétique qui est le résultat du transculturalisme de son auteur. Cette *Rose* d'Hédi Bouraoui en effet pousse des racines qui n'ont pas de fondement dans la terre d'un pays, mais plutôt dans le cœur du poète. Cette fleur littéraire a des racines qui permettent à son auteur tout déplacement parce qu'elles se fondent dans la conscience de la rencontre bénéfiques des cultures. C'est une fleur qui se nourrit du transculturalisme qu'elle peut exprimer à travers la poétique des mélanges, des inventions et des créations linguistiques. Une écriture qui n'est que le miroir d'un cœur sans passeport. Un langage « inquiet » et moderne qui sait bien accueillir et refléter les temps où les langues voyagent plus vite que des gens, où les contacts entre cultures différentes sont à l'ordre du jour. Une rose dont les pétales, constitués par les mots, forment une transpoétique qui sait bien parler des temps d'aujourd'hui.